



Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de l'École polytechnique

54 | 2014

Edme François Jomard (1777-1862). Un « Égyptien » de Polytechnique

Introduction. Jomard, le savoir et l'action

Patrice Bret



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1093>

DOI : 10.4000/sabix.1093

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2014

Pagination : 6-10

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Patrice Bret, « Introduction. Jomard, le savoir et l'action », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 54 | 2014, mis en ligne le 13 novembre 2014, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1093> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.1093>

© SABIX



*Fig. 1 : Jomard parmi les élèves de la Mission scolaire égyptienne à Paris, 1831
(Charles Bazin, dessinateur, et Villain, lithographe. Bibliothèque nationale de France).*

INTRODUCTION

JOMARD, LE SAVOIR ET L'ACTION

Patrice BRET

Les historiens n'aiment guère les commémorations, dans lesquelles l'indépendance et la sérénité scientifique qui guident leurs travaux risquent de se trouver piégées par des enjeux politiques ou mémoriels. Ils en usent pourtant d'abondance, parce que ces moments attendus leur offrent tout à coup de brèves fenêtres de tir, ouvertes sur des possibilités matérielles de se rencontrer et de publier qu'ils recherchent souvent vainement, mais surtout sur un précieux horizon d'attente de la société dans son ensemble. Bien davantage que tout livre d'historien, ces manifestations sont aptes à réveiller une mémoire collective somnolente dont les cicatrices, réelles ou imaginaires, révèlent aussi parfois des douleurs vives, suscitant des débats annoncés ou imprévus.

À l'évidence, Edme-François Jomard (X 1794) échappe aux enjeux et aux risques du genre, car, hormis dans un cercle somme toute assez restreint, sa mémoire est évanouie depuis longtemps pour le public, au niveau national comme au niveau local. Le tour de force du colloque et des manifestations de l'automne 2012 a été de rendre à cet élève de la première promotion de ce qui n'était encore que l'École centrale des travaux publics, sise au Palais-Bourbon, sa place à l'École polytechnique de Palaiseau, mais encore, par une étonnante espièglerie de l'histoire, de lui rendre sa place dans la commune où il vint lui-même s'installer un siècle et demi avant l'École.

Pour les contributeurs au colloque « Jomard, le savoir et l'action », la question s'est posée en termes différents. Jomard peut-il être objet d'histoire et peut-on dire quelque chose de neuf sur lui, après la biographie magistrale qu'Yves Laissus lui a consacrée en 2004¹? Un colloque autour du personnage peut-il encore présenter un quelconque intérêt scientifique? Chacun pourra en juger dans les pages qui suivent: certes, le champ était bien labouré et la production amplement suffisante pour la postérité, mais quelques sillons anciens recrusés à la recherche de nouveaux indices de l'activité inlassable et si diversifiée de Jomard méritaient sans doute de l'être. En tout état de cause, il était au moins possible, pour ceux qui ne le connaissent pas, de rappeler les aspects principaux de son œuvre, d'éclairer quelques aspects plus méconnus et d'interroger en quelque sorte leur descendance directe et collatérale. C'est l'objet de ce numéro.

Si la première partie (« Jomard et l'Égypte ») dépasse la personne de Jomard pour évoquer la longue histoire de l'Égypte contemporaine en quête de la modernité – nous allons y revenir – les deux suivantes portent sur d'autres formes parisiennes de son action d'infatigable militant du savoir, qui l'inscrivent pleinement dans son temps et donnent l'image fractale d'une œuvre qui se décline sous les mêmes configurations à quelque niveau que porte le regard. La deuxième partie (« Un polytechnicien dans le siècle ») présente la face publique non égyptienne de cette œuvre. Elle fournit un cadre intellectuel général dans lequel doit se comprendre aussi son action spécifique pour l'Égypte. L'importance des sociabilités savantes comme cadres de ces actions, en cette première moitié du XIX^e siècle, est le point commun des trois études retenues. Hélène Richard présente une utile synthèse de l'action majeure de Jomard dans le domaine de l'institutionnalisation des savoirs, la diffusion des sciences géographiques entre institutions publiques et sociétés savantes. « Le caractère multiforme et foisonnant de son activité et la cohérence de ses actions », qu'elle souligne dans sa conclusion, se retrouvent dans l'ensemble de son œuvre. Ils s'appliquent donc aussi bien à son action protéiforme à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale face au défi britannique de la révolution industrielle sous la Restauration, qu'à son action pour l'instruction publique, en particulier élémentaire, domaine pour lequel Renaud d'Enfert rappelle le fort investissement des polytechniciens, qui pourrait surprendre de nos jours. Enfin, dans la troisième partie, « Jomard à Lozère », Hervé Martin dévoile une face plus intimiste, qui donne à voir le savant déployant encore cette activité multiple à une échelle peu étudiée, sur le terrain de l'érudition locale, mais toujours parfaitement en phase avec les grands enjeux intellectuels du temps.

¹ Yves Laissus, *Jomard, le dernier Égyptien (1777-1862)*, Paris, Fayard, 2004. Cet ouvrage de référence incontournable explore toutes les facettes du personnage et fournit une bibliographie complète.

Jomard et l'Égypte

Autant que de rendre Jomard à l'École polytechnique et à Palaiseau, il s'agissait peut-être aussi, avec ce colloque, d'en finir avec lui après la biographie définitive d'Yves Laissus et l'incendie de l'Institut d'Égypte, en décembre 2011, venu marquer symboliquement la mort de son héritage ou de ses illusions. Mais si cet autodafé est venu clore un cycle historique de l'Égypte de Jomard, il en ouvre un autre inscrit dans le réel de l'Égypte actuelle.

Le premier cycle, du vivant de Jomard, fut celui du premier Institut d'Égypte, créé par Bonaparte en août 1798 – sans en être membre, Jomard assista à ses séances – et celui des activités égyptiennes du jeune ingénieur géographe, d'abord sur le terrain, où il a lui-même levé le premier plan du Caire². Pour Jomard, il se prolonge au cabinet, après l'évacuation en 1801, comme académicien, géographe, directeur de la Mission scolaire égyptienne de Paris en 1826. C'est d'abord de cette période que traite la première partie de ce numéro, qui commence par une synthèse de Paul-Marie Grinevald pour mesurer l'œuvre éditoriale majeure de Jomard : la fameuse *Description de l'Égypte*. Mise en scène scientifique de la puissance napoléonienne masquant un désastre militaire auréolé de quelques succès exotiques, cet ouvrage monumental fut aussi tout à la fois une mise en scène de la puissance napoléonienne et de la confrontation des savoirs de l'Orient et de l'Occident, de l'Égypte antique et de l'Égypte moderne au prisme des « savants » français, souvent de jeunes ingénieurs polytechniciens comme Jomard, qui livrèrent le fruit de leurs travaux sur le terrain. Edward Saïd y voit surtout une mise en texte « agressive »³ et, en écho à la question saïdienne de l'orientalisme, qui agite depuis trente ans les études du monde arabo-musulman, il serait permis de s'interroger sur la place particulière de Jomard dans ce mouvement de création de l'Orient par l'Occident. Mais il convient d'éviter toute réduction à cette question comme à celle de la colonisation, puisque, l'expédition passée, Jomard se veut porte-parole, conseiller et ambassadeur de la modernisation d'un État égyptien en construction.

Cette Égypte sans Jomard fait l'objet des contributions suivantes. Après l'avoir quittée avec les troupes françaises, comme il l'avait rejointe trois ans plus tôt, il continua de la fantasmer pendant soixante ans comme un lieu de la civilisation moderne, avec le désir d'imprimer sa marque en promouvant les réformes de Méhémet Ali, vu comme un despote éclairé, dont il critique néanmoins les priorités⁴. Si Jomard fut bien la clé des échanges franco-égyptiens dans cette première phase de la modernisation, il ne fut pas moins victime de ses propres illusions quant à la réalité d'une diplomatie qui le tenait à l'écart des deux côtés : tandis qu'il formait ses premiers élèves égyptiens à Paris, l'Égypte mit au service du Sultan Mahmud II, son suzerain, sa flotte moderne que les Alliés franco-britanniques détruisirent à Navarin en 1827. Loin d'un terrain local complexe, il n'en avait plus de compréhension directe. Ghislaine Alleaume aurait pu rappeler l'ambiguïté inhérente à cette première modernisation, que Jomard n'a probablement pas saisie pleinement, tant étaient grands les espoirs qu'il mettait en Méhémet Ali. Elle a montré que l'établissement qui a formé, sous la direction du saint-simonien Charles Lambert, les premiers ingénieurs hydrauliciens comme Ali Moubarak, était nommée *École polytechnique* du Caire par les Français⁵, non sans quelque fierté, mais *Mühândishane* (école d'ingénieurs) par les Égyptiens, selon une terminologie arabe également usitée dans les premières réformes à Istanbul⁶. Ainsi, la renaissance égyptienne (*Nabda*) doit surtout se lire comme une hybridation, une rapide modernisation forcée dans le cadre d'une lente construction nationale au sein d'un empire musulman plus vaste et d'une population composite et des îlots urbains de plus en plus cosmopolites.

² Voir Ghislaine Alleaume, « Entre l'inventaire du territoire et la construction de la mémoire : l'œuvre cartographique de l'expédition d'Égypte », dans Patrice Bret (dir.), *L'expédition d'Égypte, une entreprise des Lumières, 1798-1801*, Paris, Tec & Doc, 1999, p. 279-294.

³ Edward W. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Le Seuil, 1980, p. 102.

⁴ Patrice Bret, « L'Égypte de Jomard : la construction d'un mythe orientaliste, de Bonaparte à Méhémet Ali », dans Sarga Moussa (dir.), « L'Égypte », *Romantisme*, XXIII, n° 120 (2003-2), 5-14.

⁵ Cet établissement fut d'ailleurs inspiré de l'École centrale des arts et manufactures plutôt que de l'école éponyme.

⁶ Ghislaine Alleaume, « L'école polytechnique du Caire et ses élèves. La formation d'une élite technique dans l'Égypte du XIXe siècle », Thèse de l'université Lyon II, 1993 ; id., « La mise en place du Corps des irrigations en Égypte (1821-1835) : entre tradition nationale et imitation de l'Europe », dans Patrice Bret et Irina Gouzévitch (dir.), *La mise en place de la communauté internationale d'ingénieurs dans la première moitié du XIXe siècle*, Paris, CRHST / Cité des sciences et de l'industrie, 1997, p. 78-99.

L'exemple de modernisation présenté ici par Bruno Argémi est celui de la médecine, avec Clot-Bey et l'hôpital-école d'Abou-Zabel, qui ouvre en 1826, au moment même où Jomard reçoit à Paris son premier contingent d'élèves égyptiens (Fig. 1). Outre de tels secteurs privilégiés par Méhémet Ali – au premier rang desquels sont aussi l'armée, la marine et les questions hydrauliques⁷ – la modernisation emprunte des voies originales, où la diplomatie croise les collections d'histoire naturelle et parcs zoologiques (Armelle le Goff), où l'histoire pharaonique et la modernité se mettent en scène dans les expositions universelles (Christiane Demeulenaere-Douyère). Le dossier décline cette question incontournable et récurrente de la modernisation, qui se joue entre ouverture, réforme et révolution jusqu'à nos jours. Tour à tour, les khédives, l'armée et le peuple égyptien se sont mis en quête permanente d'une modernisation sociale et technique. L'utopie saint-simonienne, qui les a croisés très tôt, s'y est heurtée aux réalités du terrain (Michel Levallois)⁸, non sans produire d'effets secondaires à rebours en acclimatant en France une musique exotique hybride (Ahmed Youssef) qui a plus de mal à s'imposer que la peinture orientaliste.

Le deuxième cycle de l'Institut d'Égypte débute avec la consécration tardive des espoirs de Jomard : la création de l'« Institut égyptien » en 1859 – dont il fut le président honoraire – et les premiers travaux du percement du canal de Suez, inauguré dix ans plus tard comme l'aboutissement d'un projet récurrent porté par les ingénieurs de Bonaparte, par les saint-simoniens et par Ferdinand de Lesseps. Par-delà les vicissitudes de l'histoire, le canal de Suez et l'Institut d'Égypte ont inscrit durablement cette première modernité qui lie jusqu'à aujourd'hui la France à l'Égypte – autour de Ferdinand de Lesseps (Arnaud Ramière de Fortanier), plutôt que de Jomard, il est vrai – dans une filiation intellectuelle continue depuis Hasan al-Attâr, Rifa'a al-Tahtawi – élève de ce dernier et de Jomard – Taha Hussein ou Anouar Louca. Enfin, Robert Solé, lui-même fruit de cette double culture franco-égyptienne, rappelle les trois révolutions qui ont scandé l'histoire contemporaine de l'Égypte, pour l'indépendance, autour de Saad Zaghloul en 1919, pour la république, avec les officiers libres de Neguib et Nasser en 1952, et pour la démocratie, avec l'occupation de midan al-Tahrir en 2011. La question ouverte par Jomard, ses compagnons polytechniciens et ses élèves égyptiens, et par Méhémet Ali et ses descendants est restée d'actualité en Égypte. L'empreinte mémorielle est même si forte dans une certaine élite que, loin de n'être qu'un épisode historique, le saint-simonisme est matière d'enseignement et objet de réflexion. À l'occasion du 250^e anniversaire de la naissance de Saint-Simon, le Conseil suprême de la culture a ainsi organisé au Caire, en juillet 2010, un colloque sur « Les saint-simoniens en Égypte. Les voies de la modernisation » : six mois avant le « printemps arabe », la commémoration était prétexte à une réflexion sur la quête d'une voie nationale originale à inventer pour échapper aux idéologies prégnantes de la globalisation libérale et de l'islamisme.

Depuis la création du nouvel Institut d'Égypte (1859) et l'ouverture du canal de Suez (1869), l'Égypte s'est approprié ces symboles de l'union entre l'Orient et l'Occident. Ils sont devenus un patrimoine inaliénable, avec la nationalisation de 1956 pour le canal, de façon plus sourde pour l'Institut d'Égypte, malgré la crise de Suez puis le durcissement du regard porté par les Égyptiens sur l'expédition de Bonaparte⁹. À la fin de sa vie, par exemple, Ibrahim el-Mouelhy, ancien chef de la censure de Nasser, se voulait historien positiviste d'un embryon de brassage culturel durant l'expédition française. Trésorier de l'Institut d'Égypte, il avait placé le portrait de Gaspard Monge, fondateur de l'École polytechnique et premier président de l'Institut du Caire, comme figure tutélaire dans la bibliothèque de l'institution qui a disparu dans les flammes comme une autre bibliothèque d'Alexandrie.

⁷ Pour d'autres aspects de cette modernisation, voir Dominique Jacobi (dir.), *Pascal Coste. Toutes les Égypte*, Marseille, Éd. Parenthèses-Bibliothèque municipale de Marseille, 1998 ; Daniel Panzac et André Raymond (dir.), *La France et l'Égypte à l'époque des vice-rois 1805-1882*, Le Caire, IFAO (Cahier des *Annales islamologiques* 22), 2002.

⁸ Voir aussi Philippe Régner, *Les saint-simoniens en Égypte (1833-1851)*, Le Caire, Amin F. Abdelnour, 1989 ; Magali Morsy (dir.), *Les saint-simoniens et l'Orient, vers la modernité*, Aix-en-Provence, Édisud, 1990 ; Michel Levallois et Sarga Moussa (dir.), *L'orientalisme des saint-simoniens*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2006.

⁹ Sur ce regard, voir Ghislaine Alleaume (dir.), « L'expédition de Bonaparte vue d'Égypte », *Égypte/Monde arabe*, n°1, 1999.

Pourtant, en tentant de sauver les collections, les Égyptiens eux-mêmes ont ouvert un nouveau cycle de cette postérité fantôme de Jomard dans un monde plus ouvert à l'heure d'internet et des réseaux sociaux, plus complexe aussi, avec les fractures internes d'une société en révolution. Dans sa contribution, directement ancrée dans l'histoire de l'Égypte en devenir, Arnaud Ramière de Fortanier évoque ici la participation de la France au renouveau de cette institution qui lie les deux pays, renouveau auquel travaillent de grandes institutions culturelles des deux rives de la Méditerranée, et l'Association du souvenir de Ferdinand de Lesseps et du canal de Suez. Mais – signe des temps, que Jomard ne pouvait imaginer à une époque où les femmes françaises avaient un accès limité à la culture – alors que Jomard recevait jadis les cadres de l'Égypte moderne pour les former à la culture française et aux sciences occidentales dans la Mission scolaire égyptienne, rue Vaugirard, ce sont maintenant des femmes déjà formées aux deux cultures qui sont venues rue d'Astorg préparer le transfert de nouvelles collections¹⁰. Et bientôt soixante ans après la nationalisation, Lesseps retrouve à Ismaïla une place que Jomard ne peut occuper que dans les textes, et désormais sur le chemin de Lozère au plateau de Palaiseau.



*Fig. 2. Plaque de l'actuel Institut d'Égypte, portant la date de la fondation par Bonaparte.
Photo A. Ramière de Fortanier*

¹⁰ Notamment Faten Naïm, bibliothécaire assistante à l'Institut français d'archéologie orientale, la seconde institution culturelle française en terre égyptienne depuis 1880.